

Le récit du monde

Jacques REVEL

Partant d'une comparaison entre l'Asie et l'Europe, l'anthropologue Jack Goody dénonce ce qu'il appelle le « vol de l'histoire ». Il reproche à Elias, Braudel ou Needham d'avoir conforté le grand récit qui fait de l'expérience historique de l'Europe à la fois une exception et la mesure de l'histoire du reste du monde. Cette critique est utile et légitime, selon Jacques Revel, mais repose sur des jugements parfois tout aussi globalisants que ceux qu'elle entend contredire.

Recensé : Jack Goody, *Le Vol de l'histoire. Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 2010, 488 p. (édition originale : *The Theft of History*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006).

Comment peut-on penser, comment peut-on écrire aujourd'hui une histoire à l'échelle du monde ? La question a été posée avec insistance depuis les années 1980, et elle l'a été, bien sûr, sur fond de mondialisation (ou de globalisation). Alors même que le programme d'une histoire globale était inscrit à l'ordre du jour, on a bientôt pris la mesure des difficultés de sa mise en œuvre. On n'avait certes pas attendu cette échéance pour dénoncer les limites d'une histoire écrite dans le cadre traditionnel de l'État-nation. Sans trop de difficultés, un accord pouvait se faire aussi sur la nécessité d'une approche comparative (dont il faut bien reconnaître qu'elle reste plus souvent revendiquée que pratiquée). On pouvait encore s'entendre sans peine sur la nécessité de rassembler et de mettre à la disposition des chercheurs l'information qui permettrait de mieux assurer une perspective « transnationale », « globale » ou « mondiale » : des revues, des sites, des réseaux ont été créés, qui n'ont cessé de se multiplier depuis trente ans. Mais on n'en est pas resté là. À l'appui de ce « changement d'échelle historiographique », des propositions ont été formulées, qui recommandaient des

cadres d'analyse et des manières de faire : *connected history*, *shared history*, histoires croisées. Quand bien même ces démarches ont en commun d'insister sur les circulations, sur les contacts et sur leurs modalités, elles ne sont identiques ni dans leurs attendus ni dans leurs projets et l'on se gardera donc de les réduire abusivement l'une à l'autre. On le fera d'autant moins que la multiplication récente des propositions renvoie sans doute pour une part non négligeable à nos propres incertitudes sur les contours et la signification de la mondialisation contemporaine.

C'est, d'une certaine manière, en amont et à côté des débats en cours qu'il faut situer le dernier livre traduit de Jack Goody. Le doyen des anthropologues britanniques est loin d'être un inconnu pour les historiens, avec lesquels il n'a pas cessé de nouer liens et collaborations depuis quarante ans. Professeur à Cambridge, il est l'auteur d'une œuvre imposante et, pour une large part, traduite en français. Après ses premiers terrains africanistes, dans les années 1950, il a marqué sa préférence pour de vastes entreprises comparatistes à grande échelle, qu'il a consacrées, entre autres, à l'analyse des enjeux cognitifs de l'entrée dans l'écrit, à celle des formes de rationalité, à l'étude des systèmes familiaux et de leurs dynamiques, mais aussi à la cuisine et à la culture des fleurs. Son itinéraire est jalonné par autant de livres dont beaucoup sont devenus des classiques. Goody a le goût du grand-angle. Sans jamais perdre de vue ses premières références africaines (les LoDagaa du nord du Ghana continuent ainsi d'être invoqués de façon récurrente dans ses analyses), il s'est déplacé vers l'Asie, en particulier vers la Chine et vers l'Inde, à un moindre degré vers le Japon. Et c'est pour l'essentiel depuis l'Asie, et à partir d'une comparaison entre l'Asie et l'Europe, qu'il dénonce ce qu'il appelle le « vol de l'histoire », formule-choc dont le sous-titre de son livre explicite le contenu : « Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde ».

L'unité des civilisations

Ce sont donc les historiens, et, derrière eux, une puissante tradition historiographique occidentale dans laquelle ils s'inscrivent et qu'ils prolongent souvent sans en avoir pleine conscience, qui sont l'objet de la critique serrée et parfois véhémement de Jack Goody. Et les protagonistes qu'il s'est choisis ne sont pas les premiers venus : non pas le tout-venant de la corporation, mais de très grands noms, et plus précisément ceux dont les amples travaux sembleraient devoir les prévenir contre une semblable mise en cause : Fernand Braudel, l'historien de la Méditerranée et du capitalisme mondial ; le sociologue Norbert Elias (et, à l'arrière-plan de sa lecture du « procès de civilisation », Max Weber) ; l'historien de la

science chinoise Joseph Needham ; l'antiquisant Moses Finley ou encore le théoricien Perry Anderson – pour ne retenir que les plus notables. Que reproche Goody à ces hommes dont il reconnaît par ailleurs qu'il « admire le travail » et qui partagent avec lui le goût des larges perspectives et des comparaisons à grande échelle ? D'avoir, d'une manière ou d'une autre, conforté le grand récit qui fait de l'expérience historique de l'Europe tout à la fois une exception et la mesure de l'histoire du reste du monde – et d'avoir, du même coup, privé le reste du monde de sa propre histoire. Telle est la thèse centrale, incessamment martelée, de ce livre.

On n'entrera pas ici dans le détail d'une démonstration appuyée sur d'immenses lectures en tous sens, pour ne retenir que l'argumentaire autour duquel elle s'organise. On peut être tenté de n'y voir, au départ, qu'une reprise d'un genre désormais bien éprouvé, la critique de l'eurocentrisme et des effets qu'il continue de produire. Les études post-coloniales, les *subaltern studies*, d'autres encore nous ont sommés de « provincialiser l'Europe », de nous engager à dépayser, à décentrer le regard que nous portons sur le monde, de manière à rendre leur place à la multiplicité des histoires qui s'y sont inscrites¹. Mais alors que ces courants historiographiques placent communément l'accent sur la « différence historique » et sur la radicale hétérogénéité du monde, le parti de Goody est diamétralement inverse. Il défend la thèse d'une unité fondamentale des civilisations – celles en tout cas de l'ensemble eurasiatique – à partir d'un socle commun qu'il situe à l'âge du bronze, en s'appuyant en particulier sur les travaux, maintes fois convoqués, du préhistorien Gordon Childe, unité maintenue dans la durée par un jeu d'échanges qui n'ont jamais été interrompus. À partir de cette expérience partagée, des différenciations se sont sans nul doute marquées au sein de cet ensemble. Mais, alors qu'elles n'ont en rien été univoques – ainsi l'Occident a-t-il connu de sévères reculs dans des moments d'exceptionnelle floraison des civilisations orientales, ainsi a-t-il existé plusieurs renaissances de part et d'autres –, ces différences ont toujours été lues dans un seul sens par une historiographie qui s'est consacrée à démontrer l'exceptionnalité de l'Occident au détriment des éléments communs à l'ensemble eurasiatique.

¹ Dans une bibliographie devenue surabondante, la référence centrale est ici l'ouvrage de Dipesh Chakrabarty, *Provincialiser l'Europe : la pensée post-coloniale et la différence historique*, trad. française, Paris, Amsterdam, 2009 (éd. originale : Princeton University Press, 2000).

Or ces éléments constituent pour Goody l'essentiel. Toute une part de son analyse est donc consacrée à montrer que les traits et les acquisitions supposés distinctifs de l'expérience occidentale ont eu leurs équivalents dans le monde oriental. L'anthropologue prolonge ici une réflexion qu'il avait déjà entamée dans plusieurs de ses ouvrages précédents, en particulier dans *The East in the West* (1996)². Il y montrait que, s'agissant des formes de la rationalité, de l'organisation des échanges ou de la famille, l'Europe ne pouvait revendiquer aucune différence essentielle par rapport aux sociétés orientales. La démonstration est reprise dans la dernière partie de ce livre et elle est élargie à d'autres objets : la ville et les fonctions urbaines, les institutions de savoir, la production des valeurs et encore celle des affects. Elle emporte, reconnaissons-le, inégalement la conviction³. Mais la ligne générale est clairement tracée : pendant longtemps, l'expérience européenne n'a rien produit qui justifie que l'on revendique pour elle un statut à part. Elle ne saurait être pensée dans les termes d'une différence radicale. Elle ne propose que des variantes qui peuvent et qui doivent être rapportées à d'autres variantes. On identifie là sans peine le parti de l'anthropologue, que Goody oppose à celui de l'historien : il entend restituer « le développement des sociétés humaines depuis l'âge du bronze sous une forme différente, celle d'une élaboration continue d'une culture urbaine et mercantile » que l'Orient et l'Occident ont longtemps eu en partage.

Or c'est le choix exactement inverse qu'a fait une tradition historiographique séculaire et dont les effets se sont fait sentir, si l'on accompagne l'auteur, bien au-delà du cercle des historiens. Elle accrédite en effet la thèse d'une exceptionnalité européenne, d'une différenciation absolue qui serait repérable dans la très longue durée. En inscrivant l'histoire de l'Europe dans une perspective téléologique, elle la relit à l'envers. Elle a choisi de la scander en fonction des valeurs et des réalisations qui sont devenues les nôtres assez tard, et dans lesquelles elle a beau jeu d'identifier les promesses de ce qu'elle revendique comme son destin particulier. La critique se déploie en ce point à un double niveau. Le premier, que l'on a déjà rencontré, est celui des données empiriques : à chacun des acquis que l'Occident se plaît à considérer comme son bien propre, Goody s'emploie à trouver des équivalences

² J. Goody, *L'Orient en Occident*, Paris, Seuil, 1999.

³ C'est en particulier le cas du chapitre 9, « L'appropriation des valeurs. Humanisme, démocratie et individualisme ». S'il est relativement convaincant dans la critique de la notion de « despotisme oriental » et des effets dont elle a été porteuse, Goody l'est moins quand il aborde des problèmes classiques de philosophie et d'anthropologie politiques. À l'idée régulatrice de la démocratie « comme valeur universelle dont le monde occidental serait le principal gardien et l'unique modèle », y a-t-il grand sens d'opposer, outre l'argument traditionnel des imperfections de sa mise en œuvre, l'existence dans de multiples sociétés de « nombreux [...] systèmes très simples qui usent de procédures consultatives afin de déterminer la volonté du peuple », en particulier « dans des contextes d'opposition à des gouvernements autoritaires » (p. 359-372) ?

« orientales » au moins approximatives pour en conclure que rien ne justifie les prétentions européennes. On n'entrera pas ici dans un débat qui, à chaque fois, requiert les compétences de spécialistes et dont il faut souhaiter qu'il soit tenu – en fait, il a commencé de l'être sur plusieurs fronts. Le second niveau de la critique se situe ailleurs : il met en cause la nature et la fonction mêmes du récit historique que l'Occident s'est employé à produire et qu'il a réussi à imposer au reste du monde : celui de sa propre histoire et, inséparablement, celui de toutes les autres. Pourtant, la véritable différenciation de l'histoire de l'Europe et des extensions européennes est tardive : elle n'a commencé, pour l'auteur, qu'avec ce qu'il continue d'appeler la « Renaissance », elle s'est poursuivie avec la révolution scientifique du XVII^e siècle, les Lumières et la Révolution industrielle. C'est alors, et alors seulement, que l'Occident a assuré sa suprématie et sa (provisoire) mainmise sur le monde. Mais cette emprise a été redoublée et justifiée par l'invention d'un récit de la modernité triomphante, identifiée avec sa propre histoire recomposée sous les espèces de la nécessité.

Exceptionnalité vs continuités

Cette construction historiographique s'appuie, pour Goody, sur des moments opportunément détachés du continuum historique et auxquels il consacre la seconde partie de son livre. Ainsi de l'Antiquité gréco-romaine et, plus particulièrement, du « miracle grec » érigé en commencement absolu dans l'ordre de la raison et de la politique. Il pourra alors être durablement revendiqué comme le moment fondateur de l'exceptionnalité européenne sans considération pour l'environnement proche-oriental au contact duquel il s'est pourtant développé. Ainsi encore du « féodalisme ». On peut douter que les médiévistes soient nombreux à se reconnaître dans l'image qui leur en est ici renvoyée de leur période d'élection et de l'interprétation qu'ils en privilégieraient, celle du moment d'une « transition vers le capitalisme » et vers la naissance de l'État moderne. Mais l'important n'est sans doute pas là. Souvent rappelée, la thèse centrale de l'auteur est que, depuis le début du XIX^e siècle (bien plus tôt, en fait), « l'Europe a eu la mainmise sur la construction de l'histoire mondiale » ; qu'elle a pensé celle-ci et qu'elle l'a fait penser comme une histoire linéaire, faite d'enchaînements obligés, celle d'un progrès continu, cumulatif et réservé à une seule partie du monde. Conception progressiste, conception « *whig* » pour reprendre les propres termes de Goody, et qui a eu pour conséquence mécanique de faire basculer le reste du monde hors de l'histoire qui compte ou, au mieux, sur ses marges lointaines : l'illustre entre autres une discussion serrée du concept de despotisme asiatique et des effets dont il a été porteur. À l'Occident, qui aurait « inventé l'invention », selon la formule plusieurs fois citée de David

Landes, aurait ainsi été réservé le privilège du changement. Exceptionnalité, continuité, cumulativité : on a compris que la fonction du récit historique de l'Occident a d'abord été d'accréditer l'idée d'un très ancien grand partage et d'en fournir les preuves et la justification dans le temps.

Ces représentations sont-elles encore les nôtres ? Oui, sans doute, si l'on se réfère à l'infortuné discours prononcé par Nicolas Sarkozy à Dakar en juillet 2007. Mais ce n'est assurément pas à ce niveau qu'entend se situer Jack Goody. La première partie de son livre, à bien des égards la plus intéressante, par moments la plus discutable aussi, entend montrer que ces schèmes continuent d'informer la pensée de ceux dont on pourrait pourtant penser qu'ils ont résolument pris le parti d'un décentrement du regard qu'ils ont porté sur l'histoire du monde. Soit un exemple. Joseph Needham a consacré sa vie de chercheur à la monumentale entreprise de *Science et civilisation en Chine*⁴. Il y a démontré que, jusqu'à la fin du XVI^e siècle, les résultats de la science chinoise ont été comparables et souvent supérieurs à ceux des savants européens. Pourtant c'est bien en Occident qu'a eu lieu la révolution scientifique moderne. Tel est le « problème de Needham », celui qui, de l'aveu du grand sinologue, a commandé son immense entreprise. Or il trouve une solution, nous souffle Goody, si l'on accepte de penser ces évolutions en termes de continuité au lieu de chercher à marquer dans l'histoire des ruptures et des commencements. Outre que « la science européenne n'est pas née au milieu d'un désert » (entendons : qu'elle aussi a été nourrie par d'incessantes circulations exogènes), « les distinctions sur quoi Needham se fonde – entre science moderne et science antique, entre technologie et science [...] procèdent de la tendance persistante à considérer les acquis de la période post-renaissante européenne comme le summum du progrès, et visent à justifier une préférence qui, sans cela, pourrait paraître arbitraire » (p. 62). Mieux vaudrait donc comparer les éléments communs aux développements scientifiques plutôt que d'en exacerber la divergence en faisant appel à des catégories qui sont à la fois simplifiantes et déformantes. Une analyse du même type est consacrée à la trilogie de Fernand Braudel sur le capitalisme, dont l'auteur montre qu'en dépit de sa puissance analytique, elle continue d'user de critères normatifs, forgés par l'Occident, pour penser la particularité européenne et l'opposer à ce qui n'est pas elle.

⁴ Rappelons que le premier volume de ce projet, *Science and Civilization in China*, a été publié par Cambridge University Press en 1954 (trad. française, 1974). La série a depuis été poursuivie par l'auteur avec ses collaborateurs, puis par ceux-ci après sa disparition en 1995.

Une critique trop globale ?

Tout cela justifie-t-il à la fin le titre de l'ouvrage ? Faut-il parler d'un « vol de l'histoire » au bénéfice de ceux qui, pendant quelques siècles, ont pensé en être les maîtres et les légitimes bénéficiaires ? La réponse ne va pas de soi. D'abord parce que, pour suivre Jack Goody dans le détail de ses très nombreux développements, il faudrait pouvoir rouvrir un à un les dossiers qu'il expose et sur lesquels il prend appui dans sa démonstration. Rares sont sans doute les historiens qui en prendront le risque. Ils se sentiront sans doute besogneux, en tout cas intimidés, face à la virtuosité dont témoigne l'auteur à se déplacer sur tant de terrains différents. Ils s'interrogeront peut-être aussi sur la prise de distance qui permet de décider souverainement de l'émergence des formes démocratiques ou des implications historiques du féodalisme. À quoi Goody répondra sans doute, et il aura raison, qu'il n'est pas un historien et que son souci est de produire, à partir d'une information historique considérable, les éléments d'une comparaison à grande échelle. La démarche de l'anthropologue qu'il recommande et qu'il illustre, vise précisément à se défaire des catégories et des enchaînements sur quoi se sont longtemps fondés, sur quoi se fondent encore, selon lui, les constructions historiennes. On le suivrait plus volontiers si l'on n'avait parfois le sentiment que le point de vue en surplomb qu'il a choisi l'engageait par moments à opposer des jugements globaux à d'autres jugements globaux qu'il récuse. Dans la perspective même qui est la sienne, cela a-t-il un sens de décider, à partir de données qui sont souvent monographiques, du niveau ou des performances d'une civilisation dans son ensemble et quel bénéfice heuristique peut-on attendre de l'opération ?

C'est donc la critique du récit que l'Occident a produit de l'histoire du monde que l'on retiendra d'abord de ce livre. L'analyse en serait plus convaincante encore si l'auteur prenait, plus qu'il ne l'a fait, le temps de montrer par quels relais ce modèle historiographique a réussi à s'imposer. Comment les critères et certaines des valeurs que l'Europe a produits pour faire valoir sa propre modernité ont-ils été convertis en instruments objectifs d'évaluation des réussites et des retards ? Comment ont-ils essayé ? Pourquoi et comment enfin cette histoire a-t-elle été si souvent reprise à leur compte par ceux-là même qu'elle excluait ou qu'elle vouait à la marginalisation ? Les évolutions contemporaines suggèrent que les seuls effets de domination n'offrent pas ici une explication suffisante. Que ce récit ait longtemps conforté la conviction d'une élection et l'existence d'une hiérarchie naturelle entre les parties du monde ne fait bien entendu guère de doute. Mais au moment où cet ordre se voit remis en cause, on aimerait voir Jack Goody poursuivre sa critique en analysant les remplois dont les éléments

du vieux récit occidental font aujourd'hui l'objet dans de nouveaux contextes, inattendus, paradoxaux.

Publié dans laviedesidees.fr, le 26 avril 2011

© laviedesidees.fr